

Le chevalier des Grieux

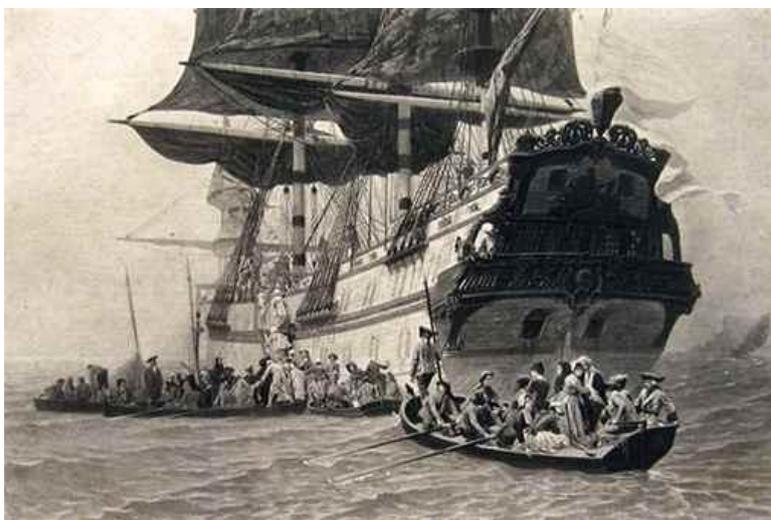
Première mésaventure avec Manon

Récit tiré de *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost



M. de Renoncour est un homme de qualité, nous faisant part de ses mémoires. En juillet 1712, il croise dans le bourg de Pacy, près de Rouen, un convoi de « filles de joie » exilées en Amérique. Il remarque une jeune fille bien différente de celles qui l'entourent, la belle Manon Lescaut.

Il rend service au chevalier des Grieux, un jeune homme à l'air désespéré qui suit le convoi de ces dames. Grâce à six louis, il lui permet de s'approcher de Manon, dont il est amoureux, et de l'accompagner en Amérique. Deux ans plus tard, à Calais, il retrouve Des Grieux, toujours désespéré, qui lui raconte son histoire depuis le début.



I – La rencontre avec Manon

1. J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures maisons de P..., m'avaient envoyé. Je menais une vie sage et réglée. Mes maîtres me proposaient comme l'exemple du collègue. Je ne faisais cependant pas d'efforts extraordinaires pour mériter cet éloge. J'avais simplement l'humeur naturellement douce et tranquille. Je m'appliquais dans mes études parce que cela me plaisait. Ma seule vertu était de détester naturellement le vice. Ma naissance, le succès de mes études et une apparence agréable m'avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'étais destiné par mes parents à entrer dans l'ordre de Malte. Ils me faisaient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier des Grioux.

Les vacances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père. La veille même du jour où je devais quitter cette ville, je me promenais avec un ami. Nous vîmes arriver le coche d'Arras. Nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent sans autre autre motif que celui de la curiosité.

Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour. Un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait de faire tirer ses bagages des paniers. Elle me parut extrêmement charmante. Je n'avais jamais regardé une fille avec un peu d'attention, et tout le monde admirait ma sagesse et ma retenue : je me trouvai pourtant enflammé tout d'un coup par l'amour.



2. J'avais le défaut d'être excessivement timide. Mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur pour lui parler. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée.

Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. Ce dessein était un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi.

C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent. Sa famille voulait arrêter sans doute son amour pour le plaisir, qui s'était déjà déclaré



et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que je pus trouver. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain.

3. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle prévoyait qu'elle allait être malheureuse. Mais c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. Elle me regardait avec douceur et un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles. Je ne pouvais donc plus hésiter un moment sur ma réponse. C'était en fait ma destinée qui m'entraînait à ma perte.

Je l'assurai qu'elle pouvait compter sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà. J'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse.

Je me suis demandé mille fois, en y réfléchissant plus tard, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer. Mais l'amour fait souvent des prodiges.

Ma belle inconnue me confessa que, si j'arrivais un jour à lui rendre sa liberté, elle me devrait quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre. Mais, je n'avais point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup ce que je pourrais faire pour la servir. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer. Mais elle eut assez d'esprit pour compenser la stérilité du mien.

4. À ma grande surprise, à l'arrivée de son conducteur, elle m'appela son cousin. Sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dit que, puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans son jeu. Je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le patron était connu de ma famille. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer. Comme je le redoutai, je le priai de se charger d'une commission. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seul la souveraine de mon cœur.



5. Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport, qui m'ôta pour quelque temps, la liberté de la voix et qui ne s'exprimait que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable et qu'elle serait ravie de me devoir sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais. Cette connaissance augmenta son affection. En effet, étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi.



Nous nous déroberions secrètement, et nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes. Elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais.

6. Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en avais jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de Mademoiselle Manon vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait.



Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après, quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge avant qu'il fût éveillé.



Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue, de sorte que, m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en état de partir. Nous nous éloignâmes aussitôt de la ville.

II – Les doutes de Des Grieux



1. Nous nous hâtâmes tellement d'avancer que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avais couru à cheval à côté de la chaise, ce qui ne nous avait guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux. Mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens.

Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'était pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec étonnement, et je remarquais qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge, qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur.



2. Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V... et, pour mon malheur auprès de la maison de M. de B..., célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avais été si rempli de ma passion que j'avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence.

Je résolus de me réconcilier, s'il était possible, avec mon père. Ma maîtresse était si aimable que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvais moyen de lui faire connaître sa sagesse et son mérite. En un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser. Je communiquai ce projet à Manon. Je lui fis comprendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvait y entrer aussi pour quelque chose. En effet, nos fonds étaient extrêmement altérés, et je commençais à revenir de l'opinion qu'ils étaient inépuisables.

3. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa ne provenaient que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre, si mon père n'entraît point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite. Je n'eus donc pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparait à me porter.

À l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restait encore de quoi vivre quelques semaines, et qu'elle trouverait, après cela, des ressources dans l'affection de quelques parents à qui elle écrirait en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres et si passionnées, que moi, qui ne vivais que dans elle, et qui n'avais pas la moindre méfiance, j'applaudis à toutes ses réponses et à toutes ses résolutions.



Je lui avais confié notre bourse, et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus, peu après, que notre table était mieux servie, et qu'elle s'était donné quelques ajustements d'un prix considérable. Comme je n'ignorais pas qu'il devait nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui dis mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, de ne

pas m'inquiéter : « Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverais des ressources ? » Je l'aimais avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

4. Un jour que j'étais sorti l'après-midi, et que je l'avais avertie que je serais dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour on me fît attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite bonne qui était à peu près de notre âge. Étant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avait point entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois. Je lui dis : « Mais, si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? » Cette question la déconcerta si fort, que, n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer. Ce n'était point sa faute, et madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût sorti par l'autre escalier qui répondait au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cet enfant de dire à sa maîtresse que je retournerais dans un instant, mais de ne pas lui faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. de B...





Ma consternation fut si grande, que je versais des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles partaient. J'entrai dans le premier café et m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer ce qui se passait dans mon cœur.

5. Je n'osais rappeler ce que je venais d'entendre. Je voulais le considérer comme une illusion, et je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans montrer que j'étais au courant. Il me paraissait si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignais de lui faire injure en la soupçonnant.

Quelle raison aurait-elle eue de me tromper ? Il n'y avait que trois heures qu'elle m'avait accablé de ses plus tendres caresses et qu'elle avait reçu les miennes avec transport. Je ne connaissais pas mieux mon cœur que le sien. « Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr. »

6. Cependant la visite et la sortie furtive de M. de B... me causaient de l'embarras, Je rappelais aussi les petites acquisitions de Manon, qui me semblaient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissait sentir la générosité d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avait marquée pour des ressources qui m'étaient inconnues ! J'avais peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitait. D'un autre côté, je ne l'avais presque pas perdue de vue depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissements, nous avons toujours été l'un à côté de l'autre ; mon Dieu ! un instant de séparation nous aurait trop affligés. Il fallait nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvais donc m'imaginer presque un seul moment où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi. À la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. « M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, et qui a de grandes relations. Les parents de Manon se seront servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui. Il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en aurait-elle parlé si j'étais rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas, du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même. »

III – Un enlèvement et une explication

1. Je retournai sur-le-champ au logis. J’embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. On nous servit à souper. Je me mis à table d’un air fort gai. Mais à la lumière de la chandelle qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chère maîtresse. Cette pensée m’en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s’attachaient sur moi d’une autre façon qu’ils n’avaient accoutumé. Je ne pouvais démêler si c’était de l’amour ou de la compassion, quoiqu’il me parût que c’était un sentiment doux et languissant. Nous ne pensions ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux. Perfides larmes ! « Ah Dieux ! m’écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon. Vous êtes affligée jusqu’à pleurer, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. » Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant. Je la conjurai, avec tous les empressements de l’amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs. J’en versai moi-même en essuyant les siens.



2. Dans le temps que j’étais ainsi tout occupé d’elle, j’entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l’escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser et s’échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu’elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu’étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J’allai

leur ouvrir moi-même. À peine avais-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes, que je reconnus pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence. Mais deux d’entre eux m’ayant pris par le bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui était le seul fer que j’eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me manquer de respect. Ils me dirent naturellement qu’ils agissaient par l’ordre de mon père, et que mon frère aîné





m'attendait en bas dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister et sans répondre. Mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse, auprès de lui, et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement, mais il ne me parla point, de sorte

que j'eus tout le loisir dont j'avais besoin, pour rêver à mon infortune. J'y trouvai d'abord tant d'obscurité que je ne voyais pas de jour à la moindre conjecture. J'étais trahi cruellement.

3. Cependant, accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osait se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avais vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avait donné en se retirant, me paraissaient bien une énigme. Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avais été aperçu dans les rues de Paris par quelques personnes de connaissance, qui en avaient donné avis à mon père. Cette pensée me consola. Je comptais d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitements, qu'il me faudrait essayer de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, et de promettre tout ce qu'on exigerait de moi, pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, et d'aller rendre la vie et la joie à ma chère Manon.

4. Je fus reçu moins durement que je ne m'y étais attendu. Mon père se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avais commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardait ma maîtresse, il me dit que j'avais bien mérité ce qui venait de m'arriver, en me livrant à une inconnue, qu'il avait eu meilleure opinion de ma prudence, mais qu'il espérait que cette petite aventure me rendrait plus sage. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avait de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus soumise et plus réglée. Je triomphais au fond du cœur, car de la manière dont les choses s'arrangeaient, je ne doutais point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper. On me railla sur ma conquête d'Amiens, et sur ma fuite avec cette fidèle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grâce. J'étais même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupait continuellement l'esprit. Mais, quelques mots lâchés par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie et de service intéressé, rendu par Monsieur B... Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, et je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avait pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit que je lui avais paru si tranquille sur la route, qu'il n'avait pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançait s'il achèverait de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfît, ou plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus terrible de tous les récits.

5. Il me demanda d'abord si j'avais toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étais si sûr que rien ne pouvait m'en donner la moindre défiance. « Ha ! ha ! ha ! s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. » Comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours. « Car ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois. Nous sommes au 29 du présent. Il y en a onze que Monsieur B... m'a écrit. Je suppose qu'il lui en a fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse. Ainsi, qui ôte onze et huit de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un



mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. » Là-dessus, les éclats de rire recommencèrent. J'écoutais tout avec un saisissement de cœur auquel j'appréhendais de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie.

« Tu sauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignores, que Monsieur B... prétend me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, qui, d'ailleurs, ne me connaît pas, qu'il faut attendre des sentiments si nobles ! Il a su d'elle que tu es mon fils, et pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais, en me faisant entendre qu'il fallait main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet, et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse même que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans vert. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sais vaincre assez rapidement, Chevalier. Mais tu ne sais pas conserver tes conquêtes. »

6. Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours dont chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avais pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment et sans connaissance. On me les rappela par se prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes et les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son



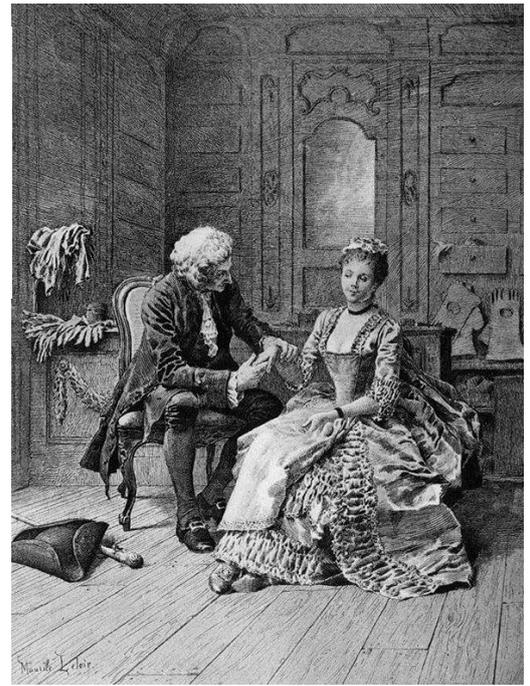
« Tu sauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignores, que Monsieur B... prétend me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, qui, d'ailleurs, ne me connaît pas, qu'il faut attendre des sentiments si nobles ! Il a su d'elle que tu es mon fils, et pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais, en me faisant entendre qu'il fallait main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet, et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse même que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans vert. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sais vaincre assez rapidement, Chevalier. Mais tu ne sais pas conserver tes conquêtes. »

6. Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours dont chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avais pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment et sans connaissance. On me les rappela par se prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes et les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son

affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans l'entendre. Je me jetai à ses genoux, je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B...
« Non, disais-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon, il lui a fait violence. Il l'a séduite par un charme ou par un poison. Il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le sais-je pas bien ? Il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse ! Ô dieux ! dieux ! serait-il possible que Manon m'eût trahi, et qu'elle eût cessé de m'aimer ! »

Des Grieux décide alors de devenir religieux. Il fait à Paris des prêches renommés, auxquels il apprend que Manon a assisté. Il retombe sous son charme, après qu'elle se fut excusée. Ils plongent tous deux dans une vie malhonnête, escroquant les hommes séduits par Manon.

Mais elle fait un séjour en prison, puis est condamnée à l'exil. La constance de Des Grieux qui la suit malgré sa disgrâce, semble émouvoir Manon et la disposer à changer de comportement. Mais la vie en Amérique, où ils espèrent enfin pouvoir vivre leur amour, va encore leur jouer des tours et les entraîner vers une fin tragique.



L'ABBÉ PRÉVOST
(1697-1763)

Ecclésiastique du XVIIIe siècle, Antoine François Prévost a publié notamment un long roman, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, auquel ses éditeurs intègrent *L'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Cette histoire sera adaptée à l'opéra au XIXe siècle par Jules Massenet et Giacomo Puccini.



Adaptation : Pierre Jacolino